

J'ai pensé tant de fois à tout envoyer valser...

Je cherche l'amour mais il est tellement difficile de le trouver. Cet amour désintéressé, entre des étrangers mais qui pourtant arrivent à s'échanger un regard, un sourire, des paroles. Et pourtant tout nous pousse à regarder l'autre avec méfiance. Je suis ilienne et ma peau n'est ni blanche ni noire. Mon métissage peut me donner, selon la perception de certaines personnes, des traits arabes. En même temps j'ai les cheveux bouclés. Je n'ai pas le code vestimentaire des parisiens, un ami ilien lui aussi me l'a d'ailleurs fait remarquer. J'aime bien mes pulls humoristiques avec *Tortue géniale* qui a une paille plantée dans le nez. J'aime les habits noirs mais pas tout le temps. Je n'aime pas me prendre trop au sérieux et ce, même si je suis plus que consciente que dans mon milieu, tout tient à l'apparence, à notre éloquence, et qu'il faut constamment discourir, réfuter et faire l'étalage à outrance de sa science. Etre intellectuel, ou plutôt bien souvent faire l'intellectuel. Philosopher sur tout même lorsqu'il n'y a aucune teneur. Broder des discours savants sur le vide.

J'aime la simplicité.

Mais je me retrouve à regarder l'autre, qui est en face de moi et me dire : « Est-ce qu'il/elle est raciste ? », « Est-ce que je peux lui demander un renseignement ou alors il/elle va me renvoyer presque en m'insultant ? », « Est-ce que je peux m'asseoir à côté d'elle/de lui ou va-t-elle/il me jeter un regard noir ? », « Il faut que je fasse attention où je mets les pieds parce que si je marche sur les pieds de quelqu'un il va affreusement m'insulter sans s'arrêter », « Ne fixe personne sinon on va te demander ce que tu regardes, comme c'est arrivé à untel la dernière fois », « Est-ce que je vais me faire humilier comme ces cinq autres personnes qui étaient avant moi alors-même qu'elles n'avaient rien fait ? », « Comment je peux faire comprendre à une institution que je n'ai pas d'argent pour engager des frais supplémentaires dans une résidence qui aurait dû avoir un accès internet même dans son annexe sans qu'on me redise : « Comme je vous l'ai déjà dit c'est à vous de faire le nécessaire » », « Comment expliquer que j'arrive à 5h30 du matin à l'aéroport, que j'ai les bras chargés de grosses valises avec mon matériel dedans et que je ne peux pas – puisque j'avais déjà expliqué que je n'avais pas d'argent (vente d'œuvres : pourcentage proche de zéro, galerie : 0, interventions dans des établissements scolaires et associations : pourcentage 200% pour une moyenne de 200€ par mois, aides sociales : 0, l'Etat considère que mon époux est riche) – me permettre de payer un deuxième taxi pour sortir du bâtiment principal où on m'a dit de rester le temps que l'annexe s'ouvre à 10h, pour rejoindre cette dernière. « Est-ce que je peux demander un renseignement à un conseiller sans qu'il me dise sur un ton de mépris comme aux autres : « Allez voir ailleurs qu'est-ce que vous avez à venir tous ici me voir ! », « Est-ce qu'il ne faudrait pas que j'aie dans une autre imprimerie que celle-ci, même si elle était la plus proche, parce qu'à chaque fois que j'arrive elle me fait comprendre qu'elle n'a pas envie de me servir, elle sourit et fait la discussion à ces autres clients, comme par hasard blancs, mais moi elle me tire « la tronche » comme dirait cette personne inoubliable dans le métro sur la ligne 5 l'année dernière...

★ Jeudi 19 mars 2020

VI. Pivot 6 : *[Jeudi 14 novembre 2019, métro ligne 5. Un petit monsieur entre dans le métro avec sa guitare et commence à chanter. Il était tout frêle, vraiment maigre, avec un petit chapeau/casquette sur la tête, il était noir avec un accent qui nous dit qu'il n'était pas originaire de la France. Il était frêle mais il avait une de ces pêches ! Il tapait du pied en rythme, il bougeait dans tous les sens, c'était entraînant ! Je lève les yeux, il a un léger sourire, mais ses yeux étaient humides. Il finit par la chanson « Marie » de Johnny Hallyday. J'avais trouvé ça d'une tristesse au regard des paroles de la chanson : « Et rien ne sera jamais plus pareil, j'ai vu plus d'horreur que de merveilles, les hommes sont devenus fous à lier, je donnerai tout pour oublier (...) et je cours toute la journée, sans savoir où je vais, (...) demain ce sera le grand jour, il faudra faire preuve de bravoure, monter au front en première ligne (...) j'ai vu la mort dans son plus simple appareil, elle m'a promis des vacances, oui la mort m'a promis sa dernière danse », qui pour moi reflétait entièrement son quotidien à cet homme, parce que je savais bien, au moment où il a commencé à chanter dans le métro avec sa guitare, que c'était un sans domicile fixe. Il commence à s'adresser aux gens en disant : « L'homme propose, mais Dieu dispose. Mais je sais que je vais sortir de ce train avec le prix d'un kebab. ». Sur le coup ça m'a fait rire, il avait de l'humour quand il parlait, il avait la foi aussi au point où je m'étais demandé si à sa place j'aurais gardé la foi ou si je me serais laissée aller au désespoir. Je me demandais comment il faisait pour être aussi souriant alors qu'il n'avait aucune assurance au quotidien d'avoir de quoi se nourrir, d'avoir un endroit où dormir ou encore de quoi se chauffer. Il m'avait perturbé et en même temps je le trouvais admirable. Il continue à parler sans que personne ne lui porte une réelle attention, mise à part un jeune homme qui était assis juste en face de lui et qui le regardait. Il poursuit : « Vous savez, vous pouvez me regarder sans crainte (...) ». Personne ne lève les yeux mais juste avant que le métro ne s'arrête, le jeune homme lui tend soit un billet, soit un ticket resto, je n'ai pas bien vu, quoiqu'il en soit ce petit monsieur était tellement heureux qu'il l'a remercié à plusieurs reprises en ajoutant : « Vous savez la noblesse ça ne s'apprend pas, c'est dans le comportement, et vous jeune homme vous avez fait preuve de noblesse (...) ceux qui disent qu'ils sont nobles font la tronche ». Il souhaite à tout le monde une bonne journée et dit que sourire ça ne fait pas de mal. Il s'adresse à une jeune femme assise pas trop loin en lui souhaitant à elle aussi une bonne journée, mais elle ne le regarde ni ne lui répond. Et à ce moment il lui dit : « vous pourriez sourire Madame, parce que faire la tronche ça vous rend moche ! ». Puis il descend et s'en va.]*

« Est-ce que, est-ce que, est-ce que... »

★ Samedi 14 mars 2020

Bon et puis je suis là, à l'endroit exact où je voulais, pour lequel je me suis tant battue parce que sortir de La Réunion ça m'aurait permis de...

L'endroit dont il était question d'en avoir une autre image, de déconstruire cette image froide qu'elle renvoie de manière systématique, une image à laquelle je ne voulais pas adhérer. Où il était question de retrouver l'Humain dans ces infimes lueurs très furtives.

Je suis là.

Dans une froideur sans nom, avec des voisins au-dessus de moi avec lesquels je sens que c'est tendu parce que tous les soirs à partir de 22h30 ils commencent à faire un bruit monstre jusqu'au petit matin (parfois jusqu'à 3h, parfois jusqu'à 5h au point de me demander s'ils dorment, parce que la journée je n'entends presque pas de bruit). Peut-être parce qu'ils travaillent mais ça cogne à répétition, ça fait les cent pas avec des bottes, ça ouvre l'eau à répétition (et insonorisation mal faite oblige, j'entends tout comme si c'était dans mon propre studio), et ça tire les meubles je ne sais pas pourquoi, et ça fait la fête jusqu'à l'aurore avec je ne sais pas combien de personnes pour que lorsque les invités soient partis, ils tirent tous les meubles et passent l'aspirateur (ils s'en sont certainement procuré un) à 3h30/4h du mat, et ça cogne à nouveau, et ça laisse tomber des choses tellement fort dans la nuit que ça me réveille en sursaut. Ça fait un mois et demi à présent que je ne dors presque pas, bien que j'ai tenté de discuter directement avec eux (et ils ont nié en disant que ce n'était pas leur studio qui est au-dessus du mien, en me renvoyant vers un autre studio qui n'est pas de mon côté), voyant que ça continuait j'ai vu le gardien qui a discuté avec eux. Comment dire qu'aujourd'hui je vis un véritable enfer parce qu'ils ont juste cessé les bruits le week-end dernier, et depuis, TOUTES les nuits les bruits sont amplifiés.

Peut-être que ce sont des loups garous.

Pour ma part je tente tant bien que mal d'être concentrée la journée malgré mon manque de sommeil, sachant que je travaille la journée et non la nuit. Avec mes impératifs liés à mon exposition qui approche, enfin si tout se passe bien.

Mais ils sont forts mes voisins, ils sont peut-être très conscients du fait que d'empêcher quelqu'un de dormir était (et est peut-être encore) une technique de torture extrêmement efficace utilisée par certaines organisations et certains gouvernements. Mais bon je crois que là je commence à divaguer.

Je suis là aussi dans cet espace avec plus de 300 artistes sur les deux sites mais dans une absence totale de contact.

Je suis là.

Ca y est, l'Etat prend toutes ses mesures de confinement pour limiter la propagation du Coronavirus. Il n'y avait déjà pas de contacts, à présent les relations humaines sont décimées !

★ Jeudi 19 mars 2020

Je trouve ce concours de circonstances particulièrement cocasse. Je crée un projet où le but est de se retrouver dans une sorte d'intimité avec l'autre, des étrangers rencontrés lors de mes déambulations dans cette grande ville que représente Paris. Le but était de déconstruire cette image impersonnelle et inhumaine d'une grande métropole. C'était aussi d'enrayer nos mécanismes de pensées trop souvent entachés par nos certitudes qui ne sont autres que des schémas rigides. Il était question de laisser venir des occasions de rencontres et d'échanges. Je devais pouvoir retrouver l'humanisme, l'altruisme, l'altérité. Il s'avère que je me suis confrontée à l'impossibilité technique de réaliser mon projet, à l'absence d'humanisme dans certaines situations, à l'exclusion, à l'incompréhension, à la méfiance... Et je me retrouve ce lundi soir du 16 mars 2020 à écouter le discours du Président : « (...) avec un seul objectif, nous protéger face à la propagation du virus (...) chacun d'entre nous doit à tout prix limiter le nombre de personnes avec qui il est en contact chaque jour (...) c'est la priorité absolue (...) j'ai décidé de renforcer encore les mesures pour réduire nos déplacements et nos contacts au strict nécessaire (...) dès demain midi, et pour 15 jours au moins nos déplacements seront très fortement réduits. Cela signifie que les regroupements extérieurs les réunions familiales, ou amicales ne seront plus permises. Se promener, retrouver ses amis dans le parc, dans la rue ne sera plus possible (...) avec de la discipline et en mettant les distances d'au moins 1 mètre, en ne serrant pas la main en n'embrassant pas (...) toute infraction à ces règles sera sanctionnée (...) nous sommes en guerre (...) ».

Nous n'avons plus le droit – et il en va du bien commun – de nous rencontrer, de nous approcher, de nous embrasser...

*L'ouvrage est Immense
L'Homme se meut irrépressible
Dans l'absurdité*

J'ai pu voir ces derniers jours l'humain sous tous ses angles : se bagarrer pour du papier toilette, se ruer au supermarché prendre des tonnes de pâtes, ne penser qu'à soi, tout en montrant fièrement qu'il est dans un pays libre et qu'il peut, s'il en a envie, aller au parc s'agglutiner avec tant d'autres parce qu'il se sent à la fois à cet instant précis immortel, libre, intelligent en ne voyant pas que s'il contracte le virus, parce que sur lui ça n'a pas de grandes répercussions, il pourrait en revanche le donner à des personnes plus fragiles qui risquent elles, d'en mourir. Mais pourvu que nous ayons montré que le peuple a droit à la parole et à sa liberté avant tout. Quand ça l'arrange bien évidemment. Pourvu que nous ayons montré à quel point nous ne sommes pas d'accord, parce que ça tombe comme par hasard sur un anniversaire, sur la Saint-Patrick, sur les balades hebdomadaires que l'on fait avec ses enfants, etc. Et puis il y a cette psychose qui monte, qui monte où l'autre devient l'ennemi, où il ne faut surtout pas se retrouver à côté de lui, où il n'a pas le droit de tousser et de se moucher sans que ça ne passe pour une attaque virulente du Covid-19, parce qu'on n'est pas du tout en saison printanière, et qu'il n'existe pas du tout de personnes allergiques ! Bien avant qu'il y ait tous ces cas qui se soient déclarés et que les choses se soient envenimées, j'étais dans un KFC en train de manger une glace, et comme c'était trop froid, j'ai toussé, surtout que j'avais une rhinopharyngite à ce moment-là. Un homme fin de la trentaine, était assis pas trop loin de moi et dès que j'ai toussé il s'est retourné directement vers moi avec un air ! On aurait dit que j'apportais la mort ! Quelques minutes après il était parti.

* Vendredi 20 mars 2020

Les gens se montrent dans leur plus belle bêtise et l'absurdité des propos et des actes atteint des niveaux impensables. Je me demande s'il y a eu une fois une once d'intelligence chez certains ou si l'« animal » (je le mets entre guillemets parce que je reste persuadée que l'animal a bien plus souvent un instinct qui reste logique au regard de la situation, que l'humain) prend le dessus dans des situations aussi extrêmes. Quand j'entends cette jeune femme dire qu'elle a des cas de personnes infectées dans son immeuble et que « *ça fait peur quand même* », mais que lorsqu'on lui pose la question de si elle va respecter ou non le confinement elle répond que non. Quelle est la logique ! Quand je vois toutes ces personnes qui postent des vidéos sur les réseaux sociaux et celles qui prennent la parole sur les plateaux télé pour qu'il y ait une prise de conscience générale, et tenter tant bien que mal de donner aux gens un soupçon d'altruisme, de responsabilité ou de sens civique, je me dis mais nous n'avons en réalité pas évolué ! J'écoutais cette infirmière qui travaille à l'hôpital des Deux-Sèvres qui disait que tout est en train de dégénérer et que les gens n'en prennent pas assez la mesure quand elle voit qu'ils continuent à sortir et à être en contact avec beaucoup d'autres personnes. « *Le français n'est pas plus immortel que l'italien* ». « *C'est trop tard il fallait écouter les soignants* ». « *On a commencé à mettre des lits sous scellé, notre direction nous disait rien* ». « *On a péché des infos au niveau des réseaux sociaux pour vous dire à quel point on est de la chair à canon* ». « *On a arrêté de faire les tests partout (...)* Quand je vois le nombre de cas qui est annoncé à la télé, franchement c'est du foutage de gueule ».

Qui disait que le nombre de personnes contaminées s'élevait à plus de 50%, qu'ils étaient en première ligne (le personnel hospitalier) sans réelles protections parce que les masques sont périmés ou volés avant qu'ils ne les aient.

« *S'il vous plait, s'il vous plait, écoutez-nous restez chez vous, vous sauvez des vies, à rester chez vous, vous nous sauvez la vie, faut vraiment que les gens prennent conscience que là ce n'est pas une grippe (...), ça tue et ça nous tue (...)* on enterre nos collègues (...) Je n'em-

brasse plus mes enfants, je ne vois plus les personnes que j'aime, je fais tout ça pour des gens qui continuent à se balader et de prendre ça pour des vacances ».

Qui disait que si les gens ne prenaient pas conscience de ce qui se passait en se prenant pour des immortels parce qu'ils estiment qu'ils sont jeunes, qu'arrivera le moment où ces personnes vont le transmettre à la boulangère qui contaminera leurs parents.

« Vous aurez tellement pas écouté ce qu'on vous a dit, qu'on se retrouvera dans une situation où on devra choisir entre sauver votre père et sauver votre mère, c'est ça la réalité aujourd'hui ».

Pourquoi doit-on dire et rappeler sans cesse aux gens de rester chez eux à travers des chansons comme celle qui a été reprise par Eric Lauret en ce moment-même : « Rest la kaz kréol », reprise de la chanson « Rest la kaz Kafrine », pour se faire expliquer phrase par phrase, mot par mot, par Sergio Grondin (conteur, comédien et auteur réunionnais), pourquoi il faut respecter les autres en y pensant juste un tout petit peu parce que ne penser qu'à soi amènera coûte que coûte à la propagation vertigineuse du virus. Expliquer que nous avons internet, l'électricité, tout ce qu'il nous faut sous la main pour respecter ce confinement, qu'est-ce qui est difficile là-dedans ? Pourquoi devoir répéter encore que c'est « sérieux » ?

Pourquoi cet internaute Amine Radi, doit poster une vidéo humoristique (oui parce qu'il faut bien passer par d'autres biais, il faut prendre les français avec des gants), pour essayer lui aussi à sa manière de faire prendre conscience aux gens ?

« Reste chez toi, les gens ils ont pas compris, qu'est-ce t'a pas compris dans ma phrase, toi heureusement que t'étais pas là pendant la seconde guerre mondiale, quand grand-père on lui a dit va combattre Hitler en Allemagne il a pris le (fusil) il est parti. Heureusement t'étais pas là toi ! Toi on t'a juste demandé de dormir chez toi, gagner 20 kilos, te taper l'pop-corn, regarder Netflix, t'as pas pu faire ça ?! (...) y'a des étudiants à l'étranger ils habitent seuls dans 20 m², tu sais c'est quoi 20 m² ? C'est la prison, la différence entre lui et le prisonnier, c'est que le prisonnier il a le droit de sortir de temps en temps faire la marche. (Le mec) il a pas le droit, il reste chez lui dans 20 m². (Le mec) il est resté chez lui et toi tu veux pas rester chez toi ? (...) si je rentre chez moi qu'est-ce que je vais faire ? Ben prends une douche par exemple, lave-toi les mains, mets le déodorant (...) fais attention à ton pays (...) on compte sur votre civisme. Chaque fois que l'Etat et le gouvernement prennent des décisions tu dis j'suis pas content. Aujourd'hui qu'ils ont pris les bonnes décisions on compte sur ta citoyenneté et ton civisme, réveille-toi, sauve ton pays (...) Ils ont fermé les écoles, les universités, les crèches, les lycées et les collèges pour que les enfants restent chez eux, et là on trouve quoi ? Que les enfants sortent dans la rue pour jouer ! Mais les parents vous êtes où dans tout ça ? Toi ton fils tu vas à l'école pour le chercher parce que t'as peur pour lui mais là t'as pas peur qu'il prenne la maladie ? Si toi tu lui passes pas l'éducation, si toi tu lui passes pas les valeurs qui va le faire ? (...) ». Et il finit par remercier les bonnes initiatives et en disant qu'il aime les gens et qu'il n'a pas envie que les gens meurent pour ça.

Les gens ont oublié.

Les gens ont oublié comment on vivait avant. Oui la nouvelle génération ne connaît pas cette époque parce qu'elle est née avec un smartphone, une tablette, un ordi, la télé dans les mains. Parce qu'aussi on ne lui a pas offert une autre façon de fonctionner, de voir ou de penser. Mais les anciennes générations, ont-elles oublié ? Il y avait cette époque où tout ça

n'existait pas... Je me rappelle de mon enfance durant les gros cyclones où il n'y avait plus d'eau, plus d'électricité. Nous étions avec des bougies pour éclairer la maison. J'en garde pourtant un si beau souvenir. C'est sûr que j'étais tout de même à l'abri dans mon immeuble, j'ai conscience de ces gens qui vivaient encore dans des *kaz en bois sous tôle* et qui perdaient tout, parfois même la vie. Moi, dans mon confort et ma naïveté d'enfant, j'étais heureuse. D'une part je n'avais pas école et rien ne me rendait plus heureuse en ce temps-là. Mais aussi je pouvais avoir ma grand-mère, ma mère et les autres membres de ma famille juste pour moi. Je pouvais jouer avec eux. On se réunissait autour de la table et on jouait aux cartes. C'était le moment aussi pour qu'ils me racontent chacun leurs histoires qui font peur, parce qu'ils en avaient vécus des choses sur cette île aux légendes encore vivaces à cette époque. Je me rappelle parfaitement de l'histoire de mon grand-père au sujet du soir où il était sorti avec un ami et qu'ils passaient à minuit devant l'église Saint-Jacques où ils ont été interpellés par le son de l'orgue. Qu'à ce moment-là il ne savait pas pourquoi mais il est quand même entré dans l'église et là il ne voit personne en train de jouer, juste l'instrument qui se joue seul. Et que lorsqu'il a commencé à « détalier », les portes de l'église se sont refermées violemment. Je me rappelle de l'histoire de ma mère et de la femme sans jambes dans cette discothèque. Je me rappelle des parties de fouille avec ma grand-mère où c'était carrément la compétition pour savoir qui gagnerait le plus de parties. Je me rappelle des histoires de Toto de ma tatie...

S'adapter...

En tant que réunionnaise j'ai su m'adapter parce qu'on pouvait faire sortir du positif dans les situations difficiles. En tant qu'artiste j'ai su aussi m'adapter puisque ne faisant pas partie de l'élite des artistes contemporains qui ont tout, j'ai dû me débrouiller pour faire mes expos, trouver des systèmes D, quand on ne vous donne ni les moyens de créer, ni les moyens de réaliser l'exposition [en terme d'accrochage et de scénographie] et encore moins les moyens pour la diffusion et la communication. On se débrouille. On trouve des astuces, on s'entraide, on fonctionne par échange de bons procédés. On trouve d'autres systèmes d'accroches, et on fait toujours en sorte qu'ils se justifient au regard du travail, que ce ne soit pas juste parce qu'on n'a pas le choix. On reste digne. On reste professionnel même si en face on vous renvoie constamment à la face qu'on ne sera jamais professionnel puisqu'on ne fait pas partie du « *ron* ».

Résister...

On apprend la résistance aux épreuves. On apprend la résilience. Parce que quand « *ou gaynye le chok* », on se relève, on n'abandonne pas comme ça, ça s'appelle survivre...

Comment je vis moi ce confinement ? Alors que j'aurais dû être tous les jours dehors, en train de rencontrer chaque fois de nouvelles personnes, pour nourrir mon projet, mais aussi parce que ma vie est indissociable de mon art et que je vis chacun de manière imbriquée. Je suis de nature à ne pas rester en place non plus, à être toujours active, à bouger, mise à part lorsque mon travail nécessite que je sois à l'intérieur (l'écriture, le dessin, la lecture, les recherches, etc.). Alors je vis tout aussi difficilement ce confinement – oui parce que je ne sais pas non plus combien de temps ça va durer, si les choses vont aller en s'améliorant ou en s'empirant, si je vais pouvoir reprendre l'avion à la date prévue, sinon comment je vais faire pour rester sur Paris tout en sachant que ça engagera des frais supplémentaires que je ne serai pas en

mesure d'honorer, sans parler du fait que je risque d'exposer mes proches à mon retour si moi-même je suis contaminée – mais je reste à l'intérieur, je me dis qu'il y a de quoi s'occuper, je recherche ce fameux système D pour que mon expo se fasse quand même parce que je savais qu'avec les mesures prises depuis quelques jours et l'annonce du Président concernant ce confinement dit à demi-mot, que mon expo allait être annulée. Alors je devais replonger dans mes aptitudes d'enfant à savoir retourner les situations toujours à mon avantage, retrouver mes aptitudes de débrouillarde parce que le monde de l'art ne me fait et ne me fera jamais aucun cadeau. Je devais moi prendre les devants pour que ça se fasse. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas une certaine déception, parce qu'évidemment on pense un projet d'une façon et pour nous à ce moment-là ça fait sens et c'est comme ça qu'il aurait fonctionné. Qu'il n'y ait pas une certaine déception au regard de cette exposition qui devait restituer à un instant T le travail, mais aussi et surtout, permettre aux autres de plonger dans cette invitation à l'humanité et me plonger à mon tour au plus profond de leur être. Je rêvais tout de même de cette onde qui se serait répandue provoquant quelque chose chez l'autre, même quelque chose d'infime.

Mais où se trouve l'essentiel ?

C'est cette question que nous devons nous poser lorsque le disque s'enraye. Pour moi il réside déjà dans ces portes entrouvertes avec chacune des personnes que j'ai rencontré, dans ces sursauts d'humanité, dans ces discussions de cœur à cœur et finalement dans le fait que, même si je n'aurai pas le « public » en face de moi à l'endroit du vernissage (qui n'est finalement qu'une convention), je pouvais trouver cet autre chemin pour arriver jusqu'à lui. Ce sentier qui m'amènerait vers l'autre et qui le connecterait de quelque façon que ce soit avec d'autres personnes.

* Jeudi 19 mars 2020

Il y a eu aussi des vrais loups garous qui hurlaient à la mort ici dans l'enceinte de la cité des arts, tout en chantant : « *Il fait beau, il fait beau, il fait beau, il fait beau (...)* ». Et lorsqu'une des résidentes lui a dit qu'il n'était pas seul ici, qu'elle savait qu'il y avait eu le week-end et tout, mais de baisser sa musique et d'arrêter de hurler parce qu'il n'était pas seul, l'autre de répondre : « *sale p#@\$, etc., etc., etc.* ». Et puis mes loups garous qui sont justes au-dessus de moi monter en puissance ces derniers jours, toutes les nuits jusqu'à jouer du piano comme s'ils avaient « *lésPRI* » et chanter du Aznavour et du Dalida à 23h30, puis continuer à tirer, cogner, ouvrir l'eau, monter et descendre les escaliers en chaussures, etc., etc., etc. Mais ça, toujours la nuit, la journée on n'entend presque rien...

L'annonce de l'annulation de mon exposition est arrivée assez vite lorsque j'ai envoyé un mail pour dire que je supposais que l'expo était annulée et que je souhaiterais la faire, même de manière virtuelle. Prévus pour le 31 mars, c'est là qu'aurait été le lieu propice où les masques tombent, où les barrières s'évanouissent, où l'on aurait pu, juste l'espace de l'exposition, avoir accès peut-être à l'autre dans sa plus grande fragilité mais dans sa plus forte et plus belle véracité. Quel retournement de situation. Finalement retrouver l'autre à travers cet écran où il n'aura accès à moi qu'au travers du filtre d'internet et moi je n'aurai jamais accès

à lui. Il recevra mon récit intime dans sa propre intimité, chez lui, seul, mais il y aura cette rupture entre lui et moi. Peut-être qu'au final depuis le début le chemin était celui-ci, et je me bornais à en emprunter un autre...

* Samedi 14 mars 2020

Heureusement qu'il y a encore Montmartre, tous ces moments de découverte, ces instants précieux en partage, ce voyage qui a servi à rapprocher, cette petite fille qui dans le métro disait à sa mère de lui donner du jus de fruit plus souvent pour le goûter et qui lorsque sa mère lui dit : « *je ne peux pas te donner du jus de fruit tous les jours* », elle de répondre : « *mais non maman je ne te dis pas tous les jours, juste une fois par jour* », les couples blancs et noirs, les enfants métisses avec leurs parents blancs, les appels vidéo, les messages, les fous rires, les belles rencontres, les retrouvailles, les cerisiers en fleur, les coccinelles, mon ami l'oiseau avec son chant si particulier et qui me fait rire chaque fois que je l'entends...

* Dimanche 16 février 2020

VII. Pivot 7 : *]* Lundi 3 février, il est aux environs de 18h. Je suis dans un supermarché à Saint-Germain des Prés avec ma sœur. C'était le premier jour, nous étions fatiguées par un long vol et une arrivée pas des plus agréables comme pour la plupart de ces voyages où tout est pesant : le temps et les files interminables, l'incivisme des gens d'aujourd'hui, le dédain des administrations... Internet ne fonctionnait plus sur mon téléphone, j'étais irritée. Ne connaissant pas bien le quartier il allait être difficile de s'orienter. Il fallait faire rapidement les courses, pas eu le temps de se poser depuis que nous avons atterri, il fallait bien avoir les rudiments pour le nettoyage du studio, au moins ça. Pour le repas, avec la fatigue, il valait mieux pour nous, trouver un endroit où manger pour pas cher. Dans ce supermarché, nous étions donc dans la file d'attente pour la caisse et : « Pardon, pardon, excusez-moi mes jolies petites grenouilles (...) ». J'ai entendu cette voix chantonnante sortir de derrière nous et mon cœur s'est apaisé d'un seul coup. Pendant un instant, ce bref instant où cet homme était passé près de nous, j'avais oublié la fatigue, la crispation de la journée et la frustration. *]*